

Brèves littéraires

Brèves

Lettre d'un condamné à sa mère

Jeanne De Serres

Numéro 59, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5872ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Serres, J. (2001). Lettre d'un condamné à sa mère. *Brèves littéraires*, (59), 27–28.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2001

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Lettre d'un condamné à sa mère

Ma mère,

Je te hais ! N'écарquille pas les yeux. Ne relis pas cinq fois la même phrase. Je te hais !

Le silence envahit mon espace. Demain, ce sera la tombe. Il n'y a déjà plus de différence.

Je te hais avec toute ma dernière énergie, toutes mes cellules encore vivantes, avec mes rêves morts, ma poitrine oppressée qui oppose une barrière au cri.

Tu as fait peser sur ma vie le poids inéluctable de tes défaites, de ta culpabilité. Tu voulais m'assujettir à tes vues. Un esclave. Tu obnubilais mes désirs à peine esquissés. Si ma parole ou mes actes avaient trouvé grâce aux yeux de quelqu'un, ton regard assassin eût tôt fait de me réduire à ma petitesse, à mon indignité.

Malheureuse, tu me vouais au malheur.

À l'heure de mourir, que tu me croies ou non n'a plus pour moi d'importance. Mais je le réaffirme : on m'a condamné par erreur. Le sachant, tu pourras réhabiliter auprès de tes pairs, ta dignité de mère. Je connais celui qui a tué le marchand de vin. J'eusse pu le dénoncer. J'ai choisi de mourir à sa place parce que ma vie n'a plus de sens.

Demain, comme pour la remise d'une médaille, un préposé m'apportera la mort dans une seringue, sur un plateau recouvert d'un napperon brodé.

Rapide, sans douleur.

Je n'aurai pas eu le courage de m'offrir mon propre trépas. Ton fils est un lâche...

Adieu.

(Sans date)